Document generated on 07/14/2025 6 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Merci pour le cadeau, p'pa

Isabelle Marquis

Number 19, Fall–August 1989

Auteurs de *NYX*

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3518ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Marquis, I. (1989). Merci pour le cadeau, p'pa. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 63–66.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Merci pour le cadeau, p'pa

Isabelle Marquis

En pensant à toi, Maude, car bien que ce ne soit pas toi, l'environnement est le même et les injustices aussi grandes.

Ses longues nattes rousses traînent sur l'oreiller. Aujourd'hui, c'est son huitième anniversaire. La porte s'ouvre lentement. Elle ouvre les yeux, la raie de lumière l'aveugle. Son père s'avance, elle lui fait une petite place, pensant qu'il vient comme à l'habitude lui chanter une berceuse. Il lui fait un câlin, elle rit.

— Papi, tu me chatouilles, glousse-t-elle.

Il glisse ses mains dans la culotte du pyjama, elle se raidit, elle a peur. Lorsqu'elle vient pour crier, il lui met la main sur la bouche.

— Tu es une grande fille, maintenant, il faut que tu sois gentille avec ton papa...

Elle se débat. Dans la pièce voisine, sa mère immobile, mordant un chiffon, pleure en silence. Silence qu'elle gardera huit ans.

Elle quitte péniblement son lit. Après une douche froide, elle enfile une jupe de jeans, une camisole, des bottes à talons aiguilles, le tout noir. Pour faire différent, un peu de rouge à lèvres, ça rappelle le sang. Elle met un manteau, prend son *walkman*, glisse une cassette de *Scorpion* à l'intérieur et, les écouteurs sur les oreilles, sort de l'appartement. Elle monte dans l'ascenseur et appuie sur la touche RC. Elle s'adosse sur le mur du fond, ferme les yeux, bat la mesure avec son pied et articule les paroles. L'ascenseur s'immobilise au deuxième étage.

— Cal..., souffle-t-elle en donnant un coup de talon rageur sur le mur de tôle.

Il entre dans l'ascenseur avec son air de jeunesse.

— Salut!... C'est pas drôle les lundis matins, hein?

Elle continue de marmonner sa musique. Il se met à siffloter l'hymne national, fait deux trois largeurs d'ascenseur, s'appuie au mur latéral

droit, croise les jambes d'un air nonchalant et regarde s'il n'y aurait pas des mouches par hasard au plafond. La boîte rebondit sur le sol, ils descendent.

Elle sort de l'immeuble et se dirige vers le dépanneur d'en face. Elle en profite pour mettre ses lunettes fumées: le soleil, même en hiver, ça l'énerve. Elle s'achète un paquet de *Craven «A»*, en tire une bouffée. À côté d'elle, un gros tas de graisse salive en regardant le *Penthouse*.

— Ta vieille, a fait pu l'affaire? lâche-t-elle avec un regard écœuré.

Il la fixe, un peu gêné, puis s'emporte.

— Mêle-toé donc de ce qui te regarde. Avec ta face de pute, j'me fermerais.

— Pauvre con!

Elle tourne les talons et c'est les mains à tour de rôle dans les poches qu'elle se rend à la station Place des Arts, perdue dans sa musique, dans la fumée de sa cigarette. Elle s'écrase enfin sur un siège du métro et, à travers ses lunettes fumées, s'amuse méchamment à découvrir qui trompe sa femme, qui s'envoie en l'air avec une pute de la Sainte-Catherine, qui se pique, qui est homo. À sa droite, une *nerd* qui doit aller dans le privé. Elle lui envoie gentiment sa boucane au visage. Devant, une face à claques qui s'est fait de gros muscles Nautilus pour épater les petites filles de son quartier. Elle décroise ses jambes de façon à ce qu'il n'ait qu'à se pencher pour voir entre ses cuisses. Mine de rien, il s'appuie sur ses coudes et fixe un point devant lui. Le métro s'immobilise. Elle lève le pied d'un coup sec, il le reçoit sur le menton. Faisant celui qui ne comprend pas qu'on frappe sans raison, il passe un doigt craintif sur sa lèvre inférieure. Un filet de sang en coule.

— Mon écœurant! Vous êtes bien tous pareils.

Elle descend.

Il y a l'école, toute une journée à se faire regarder de travers, à être la délinquante. Une journée dans le fond d'une classe à écouter *Scorpion*, à regarder l'épais en avant qui veut faire croire à trente jeunes que la vitesse que peut prendre un mobile pour descendre une pente ayant une inclinaison de vingt-huit degrés, c'est important dans la vie. Il ne leur dit pas par contre que le soir en arrivant chez lui, il prend trois, quatre valiums, soupe avec un sandwich au beurre de peanut arrosé d'une bonne petite bière, qu'il finit la soirée soit dans un club, soit en se masturbant devant un film porno,

et qu'il voit ses enfants une fin de semaine sur deux, que c'est trop pour eux et pas assez pour lui. Ça, c'est pour l'avant-midi.

L'après-midi, c'est pire: rendez-vous avec la psychologue. C'est une idée du directeur en collaboration avec sa mère. Bof! Si ça peut leur fermer la trappe pendant un moment, ça vaut la peine qu'elle y aille. De toute façon, la psy est presque plus dérangée que le prof de physique. À entendre les malheurs de tout le monde, elle est dépressive et prend probablement des valiums, elle aussi.

Après l'école, elle se promène dans les Terrasses. Chez *Eaton*, elle s'arrête devant les cosmétiques. Du *Poison* de Dior, puis de *l'Opium* de Saint-Laurent, elle ne sait pas pourquoi, mais l'envie lui prend d'en avoir, peut-être à cause du nom et de ce qu'il évoque. En douce, elle pique le démonstrateur, c'est pas qu'elle a pas les moyens de se le payer, ses parents sont pleins, c'est pour le *feeling*. Elle reprend le métro. C'est bondé, mais en jouant des coudes, elle réussit à avoir une place. À la station suivante, le wagon se remplit davantage. Debout, devant elle, se tient une vieille dame. Avec ce qu'il lui reste de civilisé, d'ordinaire, elle se lève. Mais cette vieille-là a une face de gratteuse, directrice de son club d'âge d'or et qui doit faire bien du trouble. Elle reste sur son siège.

La fin de la soirée, elle la passe dans un club *in* où elle a quantité de monde à trouver salaud. À travers la fumée et la bière qui commence à lui monter à la tête, elle décide de se payer une soirée. Sur la piste de danse, elle tourne autour d'un jeune de dix-sept, dix-huit ans, venu là dans l'idée de se déniaiser. Le lendemain, elle pourrait bien le ridiculiser. Elle imagine facilement son air de bébé, rouge tomate en rattachant son pantalon, soudain conscient de ce qu'il a fait, trompant sa blonde pour la première fois.

Une main l'accroche par derrière, elle se retourne.

— On danse?

Elle ne bouge plus, elle l'observe. Il lui rappelle quelqu'un. Ah! oui, c'est un des intellos de son cours de chimie pour qui $E = mc^2$, ça change le monde.

— Qu'est-ce qu'il dirait, ton petit papa gâteau, s'il te voyait danser avec moi?

Elle sourit, méchamment. Il ne sait plus que dire.

— Il dira ce qu'il voudra, ça fait des semaines que j'y pense.

Elle se retourne, repart vers sa bière qui traîne sur la table, vers sa cigarette qui se consume lentement dans le cendrier.

Elle sort, elle en a assez de se jouer des autres, de se jouer d'elle-même. Elle marche vers le port, il fait froid, le vent emmêle ses cheveux et elle redevient celle qu'elle n'a jamais cessé d'être. Au bout d'un quai, elle s'assoit, le menton sur les genoux et, ce soir encore, comme tous les soirs depuis huit ans, elle veut mourir. Puis, à quoi bon s'enlever la vie, pour qui, pour quoi? Elle rentre chez elle, le visage défait, les cheveux plaqués sur les joues, retenus par les larmes.

Elle s'étend. Ses longs cheveux traînent sur l'oreiller. Aujourd'hui, c'était son seizième anniversaire. La porte s'ouvre lentement. Elle ouvre les yeux, la raie de lumière l'aveugle. Il s'avance, c'est lui... De ses vingt ans, de sa barbe de deux jours, de son allure de collégien, il a su la comprendre. Sans parole, il s'assoit près d'elle. D'un geste tendre, il repousse les cheveux encore collés; de ses lèvres, il essuie les larmes à peine séchées. Il se dévêt et la rejoint, respire l'odeur de l'eau que son passage au port lui a laissée. Cette nuit, il lui fait l'amour pour qu'elle oublie, parce qu'il sait qu'elle se bat chaque jour avec elle-même. Il l'aime jusqu'au matin; à travers ses pleurs, il lui murmure combien il l'aime, combien sa peau est douce. Puis lorsqu'elle s'endort, il la quitte, sachant qu'à son réveil, elle recommencera sa lutte contre l'humanité tout entière, qui l'a trop profondément blessée.

Née à Sherbrooke en 1971, j'erre depuis ce jour à la poursuite de mes rêves, à la merci de mes sentiments et ce que je vois et ressens, je veux l'écrire pour que l'on sache ce que vit ma génération.

À PARAÎTRE / AUTOMNE 1989

AÉROGRAPHIES

Nouvelles de

André BERTHIAUME, Diane-Monique DAVIAU, Daniel SERNINE, Marie José THÉRIAULT et André VANASSE

Aérographies de Jean-Pierre NEVEU

XYZ